

## NATHANAËL AU CANADA. UN FAUX PROCÈS DU BON SAUVAGE

Paul Pelckmans

Qu'un plébéien anglo-hollandais du XVII<sup>e</sup> siècle se trouve participer à un voyage au long cours n'a sans doute rien de surprenant. Il semble moins anodin que l'unique aventure lointaine de Nathanaël passe par quelques terroirs que les navigateurs de son époque fréquentaient plus rarement que d'autres. Sa première étape rejoint une destination courante; au moment où Nathanaël débarque à la Jamaïque, "il y avait dans le port plusieurs équipages" (OR 907). Le port de Saint-Domingue doit être lui aussi assez fréquenté: Nathanaël, qui ne se soucie pas de rentrer prématurément à Greenwich, y trouve sans problèmes à s'engager "à bord d'une frégate anglaise" (OR 922). Elle appareille pour une équipée exceptionnelle au large de l'Amérique du Nord:

La mer, cet été-là, était presque toujours calme et, dans ces parages, à peu près déserte. (OR 908)

Comment comprendre ce crochet insolite? On pourrait y flairer une manière de chauvinisme: le détour par le Nord rencontre un des plus anciens souvenirs des Monts-Déserts. Le récit, il est vrai, épouse étroitement la perspective de son protagoniste et n'admet donc aucune référence explicite aux entours propres de l'auteur: en 1982, Marguerite Yourcenar, reçue un an plus tôt à l'Académie et désormais bien installée dans son rôle de vedette isolée et lointaine, pouvait raisonnablement escompter que certains rapprochements s'établiraient d'eux-mêmes<sup>1</sup>. N'empêche que l'explication paraît superficielle et que le périple canadien de Nathanaël ne se limite pas à cette anecdote: le récit s'attarde ensuite à l'escale forcée de son héros sur l'Île Perdue, qui le retiendra pendant deux ans.

Pareil séjour prolongé ne devait pas faire partie des souvenirs types des vrais matelots de l'Ancien Régime. Aussi me demandé-je si ces pages d'*Un homme obscur* ne s'écriraient pas surtout à partir d'une tradition littéraire. Rénérissant sur un risque réel mais somme toute improbable, la littérature de fiction inspirée par les Grandes Découvertes n'en finissait pas, elle, d'imaginer des installations plus ou moins forcées dans les pays autres. S'agissant de l'Amérique du Nord, on y découvrait alors, dès le XVII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, les délices d'une vie plus simple, restée proche de la nature. Nathanaël, qui est à certains égards leur descendant, passe en somme par le terroir des Bons Sauvages.

1 Ses fidèles y étaient d'ailleurs aidés par une annonce dans *Les Yeux ouverts*: "Cette histoire [des jésuites du Mont-Désert] sera un bref épisode dans une nouvelle que j'écris en ce moment". (YO 141).

2 Cf. surtout à ce sujet le panorama toujours indépassé de Gilbert Chinard, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1913 (reprint Genève, Slatkine, 1970), pp. 91-220. Pour un aperçu global des fortunes littéraires du bon sauvage, cf. par exemple l'article Wilde, *Der edle* in Elisabeth Frenzel, *Motive der Weltliteratur*, Stuttgart, Alfred Kröner Verlag, 1988, pp. 830-44.

Marguerite Yourcenar, on s'en doute, est loin de s'aligner sans reste sur cette tradition: en notre fin du XX<sup>e</sup> siècle, un écrivain qui fait profession de lucidité se doit plutôt d'en faire le procès. Je voudrais montrer ici combien le décalage qui sépare le détour acadien d'*Un homme obscur* de ces topiques périmées est plus complexe et surtout plus ambigu qu'on ne dirait à première lecture.

#### *L'attrait du vide*

S'il s'agissait pour de bon, dans ces pages, d'instruire le procès du vieux topos, l'épisode de l'éphémère communauté jésuite des Monts-Déserts ferait une entrée en matière très appropriée: les relations des missionnaires, les fameuses *Lettres édifiantes et curieuses*, aurait proposé, avant les Philosophes, une première apologie du bon sauvage. Je n'irai pas jusqu'à dire que les quatre mortiers de la frégate anglaise se chargent de liquider ce précédent; l'épisode en tant que tel fait mine d'amorcer un dialogue critique. Pour mieux exalter leurs Indiens, les Pères, tous pourvus d'une solide culture classique, les créditaient volontiers des vertus pastorales de l'âge d'or. La réminiscence virgilienne qui ouvre le périple canadien pastiche ce registre; Marguerite Yourcenar ajoute un mot de commentaire qui semble, au premier regard, exemplairement critique:

Nathanaël se ressouvenait vaguement de bois inviolés au bord de sanctuaires dont parle Virgile, mais ces lieux-ci ne semblaient contenir ni anciens dieux, ni fées ou lutins tels qu'il avait cru parfois en voir dans les bocages de l'Angleterre, mais seulement de l'air et de l'eau, des arbres et des rochers. (OR 908)

"Vaguement", en l'occurrence, n'atteste peut-être pas que la culture indigente de Nathanaël: le propos sur les bois inviolés est un "à la manière de" Virgile<sup>3</sup> plutôt qu'une citation précise<sup>4</sup>. Le commentaire déplace, si l'on peut dire, l'intégrité traditionnellement reconnue au bon sauvage. Elle concerne cette fois un paysage réduit à des présences élémentaires. "La vie" y bouge "néanmoins" (OR 908); comme il ne s'agit provisoirement que de présences animales, le texte retrouve un instant les splendeurs antérieures à l'homme du début d'*Archives du Nord*.

Encore n'est-il pas sûr que, devant ce tableau si magnifiquement profane, les missionnaires auraient vraiment froncé les sourcils. Leur dieu n'est pas explicitement récusé; l'Europe moderne est disqualifiée par le biais de ses fées et de ses lutins, contre lesquels la Contre-Réforme et les Eglises protestantes établies militaient de leur côté. Il se pourrait même que cette admiration pour le dépouillement exemplaire du paysage

<sup>3</sup> On notera au passage que le quasi-rythme d'alexandrin, avec un e muet à la douzième syllabe, n'isole pas seulement la citation, mais l'approche aussi, autant que faire se peut en français, de l'hexamètre classique.

<sup>4</sup> Mon collègue Dirk Sacré me signale la source la plus probable, qui rapproche des bois intacts de la demeure d'une déesse: "Proxima Circaeae raduntur litora terrae./ dives inaccessos ubi Solis filia lucos/ assiduo resonat cantu tectisque superbis..." (*Eneïde*, VII, 10-12). Marguerite Yourcenar propose une version très abrégée (un "alexandrin" pour trois hexamètres) et ajoute un raffinement personnel: le "bord" entre le bois et le sanctuaire paraît moins anodin que des "litora" qui départagent, sans surprise, la terre et les eaux.